

LES MOTS-PRINCIPES

Le monde est double pour l'homme, car l'attitude de l'homme est double en vertu de la dualité des mots fondamentaux, des *mots-principes* qu'il est apte à prononcer.

Les bases du langage ne sont pas des mots isolés, ce sont des couples de mots.

L'une de ces bases du langage, c'est le couple *Je-Tu*.

L'autre est le couple *Je-Cela*, dans lequel on peut aussi remplacer *Cela* par *Il* ou *Elle* sans que le sens en soit modifié.

Donc le *Je* de l'homme est double, lui aussi.

Car le *Je* du couple verbal *Je-Tu* est autre que celui du couple verbal *Je-Cela*.



Les bases du langage ne sont pas des noms de choses, mais de rapports.

Les mots qui sont la base du langage n'expriment pas une chose qui existerait en dehors d'eux, mais une fois dits ils fondent une existence.

Ces mots fondamentaux sont prononcés par l'être lui-même.

Dire *Tu*, c'est dire en même temps le *Je* du couple verbal *Je-Tu*.

Dire *Cela*, c'est dire en même temps le *Je* du couple verbal *Je-Cela*.

Le mot-principe *Je-Tu* ne peut être prononcé que par l'être entier.

Le mot-principe *Je-Cela* ne peut jamais être prononcé par l'être entier.



Il n'y a pas de *Je* en soi ; il y a le *Je* du mot-principe *Je-Tu* et le *Je* du mot-principe *Je-Cela*.

Quand l'homme dit *Je*, il veut dire l'un ou l'autre : *Tu* ou *Cela*.

Le *Je* auquel il pense est présent quand il dit *Je*.

Même quand il dit *Tu* ou *Cela*, c'est le *Je* de l'un ou de l'autre des mots-principes *Je-Tu* ou *Je-Cela* qui est présent.

Être *Je*, dire *Je*, c'est même chose. Dire *Je* et dire l'un des mots-principes, c'est même chose.

Quiconque prononce un de ces mots-principes pénètre dans ce mot et s'y établit.



La vie de l'être humain ne se réduit pas au cercle des verbes transitifs. Elle ne se compose pas seulement des activités qui ont une chose pour objet. Je perçois une chose.

J'éprouve une chose. Je représente une chose. Je veux une chose. Je sens une chose. Je pense une chose. Ce n'est pas de toutes ces choses et d'autres semblables qu'est faite la vie de l'être humain.

Toutes ces choses et d'autres du même ordre fondent l'empire du *Cela*.

Mais l'empire du *Tu* a un autre fondement.



Dire *Tu*, c'est n'avoir aucune chose pour objet. Car où il y a une chose, il y a une autre chose, chaque *Cela* confine à un autre *Cela*. *Cela* n'existe que parce qu'il est limité par d'autres *Cela*. Mais dès qu'on dit *Tu*, on n'a en vue aucune chose. *Tu* ne confine à rien.

Celui qui dit *Tu* n'a aucune chose, il n'a rien. Mais il s'offre à une relation.



On dit que l'homme prend une connaissance empirique du monde qui est le sien. Qu'est-ce à dire ?

L'homme explore la surface des choses et il les expérimente. Il tire d'elles un savoir relatif à leur nature, une connaissance expérimentale. Il dégage le caractère empirique relatif aux choses.

Mais les expériences à elles seules ne suffisent pas à rapprocher l'univers de l'homme.

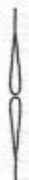
Car le monde qu'elles lui apportent n'est composé que de *Ceci* et de *Cela*, d'*Il* et d'*Elle* et d'*Elle* et de *Cela*.

Je connais empiriquement une chose.

On n'y changera rien en ajoutant aux expériences externes les expériences internes, selon une distinction nullement éternelle qui naît du besoin qu'à l'espèce humaine de rendre moins aigu le mystère de la mort. Choses externes ou choses internes, choses parmi les choses !

Je connais empiriquement une chose.

On n'y changera rien en ajoutant aux expériences visibles les expériences invisibles, selon cette présomptueuse sagesse qui connaît dans les choses un compartiment clos et réservé aux seuls initiés, et dont on a la clef. O secret sans mystère, ô amoncellement des connaissances minutieuses ! *Cela, Cela, Cela !*



L'homme qui a la connaissance empirique des choses ne participe point au monde. La connaissance empirique se passe en lui et non entre lui et le monde.

Le monde n'a pas de part à l'expérience. Il se laisse expérimentement, mais il ne s'en soucie pas, car cette expérience ne lui ajoute rien et il n'en est pas atteint.



Le monde en tant qu'expérience relève du mot fondamental *Je-Cela*.

Le mot fondamental *Je-Tu* fonde le monde de la relation.



Le monde de la relation s'établit dans trois sphères : La première est celle de la vie avec la Nature. La relation y est obscurément réciproque et non explicite. Les créatures se meuvent en notre présence, mais elles ne peuvent venir jusqu'à nous et le *Tu* que nous leur adressons bute au seuil du langage.

La deuxième est la vie avec les hommes. La relation y est manifeste et explicite. Nous pouvons y donner et y recevoir le *Tu*.

La troisième est la communion avec les essences spirituelles. La relation y est enveloppée de nuages, mais elle se dévoile peu à peu ; elle est muette, mais elle suscite une voix. Nous ne distinguons aucun *Tu*, mais nous nous sentons appelés et nous répondons, nous créons des formes, nous pensons, nous agissons. Tout notre être dit alors le mot fondamental sans que nos lèvres le puissent prononcer. Mais sommes-nous en droit d'intergrer l'ineffable dans le monde du mot fondamental ?

Dans toutes les sphères, grâce à tout ce qui nous devient présent, nous effleurons du regard l'ourlet du *Tu* éternel, nous en sentons émaner un souffle venu de lui ; chaque *Tu* invoque le *Tu* éternel, selon le mode propre à chacune de ces sphères.



Je considère un arbre.

Je peux le percevoir en tant qu'image : pilier rigide sous l'assaut de la lumière, ou verdure jaillissante inondée de douceur par l'azur argenté qui lui sert de fond.

Je peux le sentir comme un mouvement : réseau gonflé des vaisseaux reliés à un centre fixe et palpitant, succion des racines, respiration des feuilles, échange sans fin de la terre et du ciel — et cette obscure croissance elle-même.

Je peux le ranger dans une espèce, voir en lui un exemplaire sur lequel j'étudierai la structure et les modes de la vie.

Je peux annihiler si durement son existence temporelle et formelle que je ne voie plus en lui que l'expression d'une loi — d'une des lois en vertu desquelles un conflit permanent de forces finit toujours par se résoudre, ou des

lais qui président au mélange et à la dissociation des substances vivantes,

Je peux le volatiliser et l'éterniser en le réduisant à un nombre, à un pur rapport numérique.

L'arbre n'a pas cessé d'être mon objet, il a gardé sa place dans l'espace et dans le temps, sa nature et sa façon d'être.

Mais il peut aussi se faire que, de propos délibéré et en même temps par l'inspiration d'une grâce, considérant cet arbre, je sois amené à entrer en relation avec lui. Il cesse alors d'être un *Cela*. La puissance de ce qu'il a d'unique m'a saisi.

Point n'est besoin que je renonce à un mode quelconque de ma contemplation. Il n'est rien dont je doive faire abstraction pour le voir, rien que je doive oublier, au contraire ; l'image et le mouvement, l'espèce et l'exemplaire, la loi et le nombre, tout a place dans cette relation, tout y est indissolublement uni.

Tout ce qui tient à l'arbre y est impliqué : sa forme et son mécanisme, ses couleurs et ses substances chimiques, ses conversations avec les éléments du monde, et ses conversations avec les étoiles, le tout enclos dans une totalité.

Ce n'est pas une impression que cet arbre, ni un jeu de ma représentation, ni une valeur émotive ; il dresse en face de moi sa réalité corporelle, il a affaire à moi comme j'ai affaire à lui, mais d'une autre manière.

Ne cherchez pas à affaiblir le sens de cette relation : toute relation est réciproque.

Aurait-il une conscience, cet arbre, et une conscience analogue à la nôtre ? Je n'en peux faire l'expérience. Mais parce que l'expérience semble avoir réussi sur vous-mêmes, voudriez-vous la recommencer et décomposer l'indécomposable ? Ce n'est pas l'âme de l'arbre

qui se présente à moi, ni sa dryade, c'est l'arbre lui-même.



Lorsque, placé en face d'un homme qui est mon *Tu*, je lui dis le mot fondamental *Je-Tu*, il n'est plus une chose entre les choses, il ne se compose pas de choses.

Il n'est pas *Il* ou *Elle*, limité par d'autres *Ils* ou *Elles*, un point détaché de l'espace et du temps et fixé dans le réseau de l'univers. Il n'est pas un mode de l'être, perceptible, descriptible, un faisceau lâche de qualités définies. Mais sans voisins et hors de toute connexion, il est le *Tu* et il remplit l'horizon. Non qu'il n'existe rien en dehors de lui ; mais toutes choses vivent, dans sa lumière.

La mélodie ne se compose pas de sons, ni le vers de mots, ni la statue de lignes — car c'est à force de les tirer et de les déchiquer qu'on arrive à faire de leur unité une multiplicité ; de même aussi l'homme à qui je dis *Tu*. Je peux extraire de lui la couleur de ses cheveux ou la couleur de ses propos ou la nuance de sa bonté ; je suis sans cesse obligé de le faire ; mais dès lors il n'est plus le *Tu*.

Et de même que la prière n'a pas d'existence dans le temps, mais bien le temps dans la prière, que le sacrifice n'a pas d'existence dans l'espace, mais bien l'espace dans le sacrifice, et qu'en renversant cette relation on abolit la réalité, de même je ne découvre l'homme que j'appelle *Tu* dans aucun temps ni dans aucun lieu déterminé. Je peux l'y situer, je suis sans cesse obligé de le faire, mais dès lors c'est un *Il* ou *Elle*, c'est un *Cela* — ce n'est plus mon *Tu*.

Tant que le ciel du *Tu* se déploie au-dessus de moi, les vents de la causalité s'accroupissent à mes talons et le tourbillon de la fatalité se fige.

L'homme que j'appelle *Tu*, je n'ai pas de lui une connaissance empirique. Mais je suis en relation avec lui dans le sanctuaire du mot fondamental *Je-Tu*. C'est au sortir de ce sanctuaire seulement que je le connais de nouveau par l'expérience. L'expérience est éloignement du *Tu*.

La relation peut se prolonger même si l'homme à qui je dis *Tu* n'en a pas conscience et n'en a pas le sentiment. Car le *Tu* en sait plus long que le *Cela*. Le *Tu* est plus actif et il éprouve davantage que le *Cela* ne peut en avoir conscience. Aucune imposture n'a d'accès en ce lieu ; c'est ici le berceau de la Vie Véritable.



Voici l'éternelle origine de l'art : une forme se présente à l'homme et demande à être fixée dans une œuvre. Cette forme n'est pas le produit de son âme, c'est une apparition du dehors qui se présente à cette âme et lui demande la force efficiente. Il s'agit là d'un acte essentiel de l'homme ; s'il l'accomplit, s'il dit de tout son être le mot fondamental *Je-Tu* à la forme qui lui apparaît, alors la force efficiente ruisselle, l'œuvre naît.

Cet acte renferme un sacrifice et un risque. Un sacrifice ? L'infinie possibilité immolée sur l'autel de la Forme. Il va falloir anéantir tout ce qui, naguère encore, se jouait dans la perspective. Rien n'en pénétrera dans l'œuvre. Telles sont les exigences de cette attitude exclusive, les yeux dans les yeux. Un risque ? Le mot fondamental ne peut être dit par l'être entier ; celui qui

s'y décide ne peut rien réserver de soi ; et l'œuvre ne tolère pas, comme l'arbre ou l'homme, que je me délasse par une incursion dans le monde du *Cela* ; car c'est elle qui commande. Si je ne la sers pas bien, elle se brise ou elle me brise.

Cette forme qui m'apparaît, je ne peux ni la connaître d'expérience ni la décrire ; je ne peux que la réaliser. Et cependant je la contemple dans l'éclat éblouissant du tête-à-tête exclusif, plus claire que toute la clarté du monde empirique. Non comme une chose à classer parmi les choses « intérieures », non comme une construction de mon « imagination », mais comme l'unique présence. Si on lui applique le critère de l'objectivité, cette forme n'a pas d'existence, mais qu'y a-t-il d'aussi présent qu'elle ? Et je suis bien véritablement en relation avec elle ; elle agit en moi comme j'agis en elle.

Agir, c'est créer ; inventer, c'est trouver ; donner une forme, c'est découvrir. En créant je découvre. J'introduis la forme dans le monde du *Cela*. L'œuvre créée est une chose entre les choses, une somme de qualités, elle est donc expérimentable et descriptible. Mais à qui la contemple et la crée, elle peut bien des fois réapparaître sous une apparence corporelle.



— Quelle est donc l'expérience que l'on peut avoir du *Tu* ?

— Aucune. Car on ne peut l'expérimenter.

— Alors que sait-on du *Tu* ?

— Tout ou rien. Car on ne sait rien de partiel à son sujet.